Introduction

Élisabeth BELMAS et Laurent TURCOT

La nouveauté première de cet ouvrage, issu d'un colloque qui s'est tenu à l'université Paris 13 en mai 2015, est d'aborder conjointement et dans la longue durée les trois thématiques des jeux, des sports et des loisirs. Longtemps centrée sur l'étude du jeu et des jeux proprement dits – à l'instar des ouvrages de référence de Johann Huizinga, de Roger Caillois ou de Jacques Henriot¹ –, l'historiographie ludique s'interroge depuis peu sur l'émergence des loisirs et du divertissement au sein des sociétés occidentales². Ces notions englobent et fédèrent en effet des distractions aussi variées que les jeux, les sports, le théâtre, la promenade, les expositions. À l'opposé de la démarche adoptée récemment par Ronan David et Nicolas Oblin dans *Jouer le monde. Critique de l'assimilation du sport au jeu*³, il n'importe pas ici d'opposer le jeu au sport ni de s'astreindre à définir leurs domaines respectifs ; il s'agit d'examiner la manière dont ces deux activités s'intègrent dans les champs plus vastes du divertissement et des loisirs. On ne saurait étudier les sports en les disjoignant des jeux et des loisirs, car ce qui est sport pour les uns constitue un loisir pour les autres, mais aussi parce que certains jeux dits d'exercice et certains loisirs deviennent des sports au cours de la période moderne. Le rôle de spectateur associe toute une série de pratiques de loisirs qui fondent de nouvelles formes de sociabilité.

La façon dont ces thématiques ont été et sont traitées souffre également de la division des monographies entre les périodes historiques. Ainsi, malgré quelques études sur l'Antiquité, sur le Moyen Âge et l'époque moderne, la presque totalité des travaux se concentre-t-elle sur les XIX^e et XX^e siècles, à croire que ce qui se passait auparavant ne mérite pas une attention aussi méticuleuse. Quelques questions, simples, mais porteuses, ont guidé le cheminement scientifique du colloque : quels étaient les jeux d'exercice, les sports et les autres sortes de divertissements en faveur à l'époque moderne en France ? Quand et comment ont-ils évolué ? En quoi l'histoire de la diversification et de la spécialisation de l'offre de divertissement permet-elle d'éclairer les fondements de la société moderne et la formation de la société du spectacle, mais plus encore la théâtralisation, de mieux en mieux réglée, d'une culture des loisirs ?

1. HUIZINGA Johann, *Homo Ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1938 ; CAILLOIS Roger, *Les jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, Paris, Gallimard, 1958 ; HENRIOT Jacques, *Le jeu*, Paris, PUF, 1969, ID., *Sous couleur de jouer. La métaphore ludique*, Paris, José Corti, 1989.
2. Cette introduction reprend pour partie l'ouvrage de Laurent TURCOT, *Sports et loisirs, une histoire des origines à nos jours*, Paris, Gallimard, 2016.
3. RONAN David et OBLIN Nicolas, *Jouer le monde. Critique de l'assimilation du sport au jeu*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2017.

L'époque moderne, du XVI^e au début du XIX^e siècle, représente un moment privilégié pour comprendre la genèse de pratiques culturelles liées aux loisirs et aux divertissements, qu'il s'agisse du théâtre, des promenades, des tavernes, des courses de chevaux, de la chasse, des jeux de cartes et de table, du billard, des cafés, des foires ou des jardins. Pourtant, d'aucuns soutiennent que ces phénomènes ne se constituent qu'à partir de la seconde révolution industrielle (milieu du XIX^e siècle). À vrai dire, l'histoire des loisirs et des divertissements se déroule sur un temps beaucoup plus long; elle se rattache aux prémices d'une nouvelle forme d'organisation de la vie en société et de gestion des individus, dont les études de Robert Muchembled et de Georges Vigarello ont retracé la mise en place⁴. Dès le XVI^e siècle, se constituent des entreprises – théâtres et cabarets – entièrement vouées à l'offre de produits de consommation qui favorisent les sociabilités, comme Gary Cross l'a montré⁵. Cette tendance ne cesse de se renforcer, avec les cafés, les promenades et les jardins. Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, l'Église et l'État perdent peu à peu leur patronage sur les arts et la culture, laissant un vide que remplissent progressivement des entrepreneurs de loisirs. La « commercialisation », en plein essor entre les XVIII^e et XIX^e siècles, va de pair avec l'offre de divertissements au plus grand nombre, ainsi que l'expose Alain Corbin dans *L'avènement des loisirs, 1850-1960*⁶.

L'histoire culturelle française, depuis Norbert Elias, reste fortement marquée par la notion de « civilisation des mœurs⁷ ». À la suite de son œuvre, une vaste littérature scientifique s'est intéressée à la définition et à la mutation des normes sociales. L'historiographie britannique des XVII^e et XVIII^e siècles a connu une impulsion différente dans les vingt dernières années, impulsion qui a radicalement changé l'histoire sociale et culturelle. La ville devient un terrain de jeu, elle se transforme pour offrir des conditions de loisirs accessibles à tous, tandis que se définit une culture urbaine du loisir. L'un des premiers éléments qui transforment les pratiques, avec la commercialisation et la sécularisation, est une conscience nouvelle du temps, mise en évidence par Alain Cabantous⁸. Les loisirs constituent la forme de socialisation urbaine par excellence, selon Alessandro Archangeli⁹. Un vocabulaire propre aux loisirs voit le jour. Le tout est relayé par une presse périodique de plus en plus influente car les journaux deviennent de puissants médias de dissémination des idées sociales et culturelles.

On sait que les XVII^e et XVIII^e siècles constituent, à Paris comme à Londres, une période propice au développement d'institutions de loisirs. Pourtant, ni d'un côté ni de

4. Voir MUCHEMBLED Robert, *L'invention de l'homme moderne. Culture et sensibilités en France du XV^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988; id., *La société policée. Politique et politesse en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1998; VIGARELLO Georges, *Passion sport : histoire d'une culture*, Paris, Éditions Textuel, 1999; id., *Du jeu ancien au show sportif. La naissance d'un mythe*, Paris, Seuil, 2002; CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, 2011, t. I : *De l'Antiquité aux Lumières. L'invention de la virilité*; t. II : *Le Triomphe de la virilité. Le XX^e siècle*.

5. CROSS Gary (dir.), *Encyclopedia of Recreation & Leisure in America*, New York, Charles Scribner's Sons, 2004, 2 vol.; CROSS Gary et WALTON John K., *The Playful Crowd: Pleasure Places in The Twentieth Century*, New York, University of Columbia Press, 2005.

6. CORBIN Alain (dir.), *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier, 1995.

7. ELIAS Norbert, *La Civilisation des mœurs* Paris, Calmann-Lévy, 1973; ELIAS Norbert et DUNNING Eric, *Quest for Excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Blackwell, 1986, trad. fr. *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

8. CABANTOUS Alain, *Entre fêtes et clochers. Profane et sacré dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 2002; id., *Le Dimanche, une histoire-Europe occidentale (1600-1830)*, Paris, Seuil, 2013.

9. ARCHANGELI Alessandro, *Recreation in the Renaissance: Attitudes Towards Leisure and Pastimes in European Culture, c. 1424-1675*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2003.

l'autre, l'histoire comparée n'en a été faite. Pour renouveler ce champ de recherche, axé jusqu'ici sur la commercialisation des loisirs ou sur la définition d'un urbanisme des loisirs, comme les caractérisent Daniel Rabreau et Natacha Coquery, il conviendrait de s'interroger sur l'évolution des comportements à l'intérieur de ces espaces de sociabilité nouveaux¹⁰. Dans un article où il évoque « l'invention » des loisirs à l'époque moderne, Peter Burke (1995) a ciblé plusieurs sources que l'historien devrait consulter afin d'en dégager les formes émergentes. Citant notamment la littérature prescriptive, Burke y ajoute les traités de moralité sur le divertissement, l'iconographie (peintures, gravures et dessins) et les archives urbaines touchant à la création de nouveaux espaces de loisirs (vauxhalls, académies, etc.)¹¹. Mais jamais un tel programme n'a été mis en chantier.

L'émergence d'un vocabulaire spécifique aux jeux, aux sports et aux loisirs s'inscrit dans les desseins d'une époque qui aspire à continuer l'œuvre des humanistes. Philosophes, savants, érudits poursuivent un idéal de connaissance qui entend rassembler la totalité de ce que l'homme sait et découvre sur le monde. Des premiers dictionnaires britanniques à l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert comme dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, ils entreprennent de faire le tour des savoirs, de vulgariser la science tout en critiquant les institutions au nom de la nature, de la raison et de l'humanité¹²; ce faisant, ils contribuent à renforcer l'idée qu'il est nécessaire de bien nommer les choses pour mieux en comprendre les tenants et les aboutissants. Jeux, sports et loisirs n'échappent pas à cette entreprise. Ce n'est pas tant la notion de loisir que l'on discute alors que celle de divertissement, envisagé comme un repos nécessaire. L'idée avait déjà été exposée par Jean Nicot dans son *Thresor de la langue françoise* en 1606. L'*otium*, vertu héritée des anciens, est toujours chanté, dans son versant littéraire notamment, l'*otium literatum*. Maints auteurs s'en réclament, tel Jean-Louis Guez de Balzac, tandis que Charles de Saint-Évremond considère que la condition d'homme peut composer avec le divertissement perçu comme une dimension cardinale de son être¹³. La connotation négative portée par les moralistes de la fin du XVII^e siècle, que Pascal avait magnifiquement traduite dans les *Pensées* en proclamant que les divertissements « sont le bonheur des hommes, [et] ne sont pas seulement bas, ils sont encore faux et trompeurs », coexiste ainsi avec une interprétation positive du mot donc de la chose¹⁴. De François de Grenaille, qui utilise indistinctement « plaisir » et « divertissement », quand il évoque la promenade, la cour, le concert ou le bal, aux auteurs des grands traités de civilité de cette époque (Nicolas Faret, Antoine de Courtin ou encore Jean-Baptiste de la Salle), tous s'accordent sur l'utilité des divertissements¹⁵. La rhétorique du divertissement utile *versus* le divertissement néfaste se

10. RABREAU Daniel (dir.), *Imaginaire et création artistique à Paris sous l'Ancien Régime, XVII^e-XVIII^e siècles : art, politique, trompe-l'œil, voyages, spectacles et jardins*, Bordeaux, William Blake & Co. 1989 ; COQUERY Natacha, *L'hôtel aristocratique : le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.

11. BURKE Peter, « The Invention of Leisure in Early Modern Europe », *Past & Present*, n° 146, février 1995), Oxford University Press, p. 136-150.

12. DIDEROT Denis, ALEMBERT Jean d' et LE ROND (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, André Le Breton, Laurent Durand, Antoine-Claude Briasson, Michel-Antoine David, 1761-1772 ; PANCKOUCKE Charles-Joseph (dir.), *Encyclopédie méthodique*, Lille, Charles-Joseph Panckoucke, 1782.

13. GUEZ DE BALZAC Jean-Louis, *Œuvres diverses (1644)*, Paris, Honoré Champion, 1995 ; SAINT-EVREMOND Charles LE MARQUETEL dit, *Les véritables œuvres de M. de Saint-Evremond, publiées sur les manuscrits de l'auteur*, Londres, Silvestre et Des Maizeaux, 1705, 3 vol.

14. PASCAL Blaise, *Les Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets...*, Paris, Guillaume Desprez, 1670.

15. GRENAILLE François de, *La Bibliothèque des dames*, Paris, Anthoine de Sommerville, 1640 ; ID., *Les Plaisirs des dames*, Paris, Gervais Clousier, 1641 ; FARET Nicolas, *L'Honeste Homme ou L'Art de Plaire à la Cour*, Paris, Pierre

trouve au cœur de cette légitimation et du sens que prend le terme. La dévotion, la grâce, l'élégance et le maintien définissent celui qui est utile, tandis que la perte de temps et d'argent, l'oisiveté et la déchéance de l'âme déterminent celui qu'il faut éviter. Les auteurs britanniques tels que Richard Allestree, Jean Gailhard et surtout John Locke abondent en ce sens¹⁶; le mot *leisure*, attesté dès le xvi^e siècle, dérive par analogie de *pleasure*, ce qui vaut pour la langue française. Les dictionnaires français de l'époque ratifient de même l'aspect positif du divertissement : Furetière, pour « divertissant », écrit « qui plaît, qui réjouyt, qui détourne du chagrin & des mauvaises pensées », tandis que le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 précise : « Recreation, plaisir. Il se prend plus ordinairement en bonne part¹⁷. »

Au tournant des xvii^e-xviii^e siècles, un glissement de sens s'opère de divertissement vers loisir, un terme jusque-là connoté de façon négative. L'un des premiers dictionnaires, celui d'Antoine Furetière, énonce à l'entrée « Loisir » : « Manque d'employ, d'affaires, le temps où on est oisifs¹⁸. Les jeunes gens de la Cour sont fort fainéants, sont de grands loisis. » Son grand rival, le *Dictionnaire de l'Académie française*, en donne une définition tout aussi dépréciative : « estat d'une personne qui est dans l'oisiveté, ou qui n'a rien à faire qui l'empesche de disposer de son temps comme il luy plaist » et encore « un homme qui s'amuse à des bagatelles ou qui s'occupe l'esprit de choses qui ne le regardent point¹⁹ ».

Au pluriel, loisirs devient « synonyme d'occupations, distractions pendant le temps de liberté²⁰ ». On voit même des ouvrages entièrement consacrés à la chose, comme celui d'Antoine Pecquet²¹. Celui-ci expose, au long de deux cents pages, les fonctions du loisir dans la société du xviii^e siècle : « Le vrai loisir n'est pas un état oisif, mais occupé. Ce n'est pas celui que le commun des enfants aime, mais celui qui convient aux gens sages; qui rend les hommes libres, & non esclaves; que les gens savants désirent; qui n'a point pour objet le libertinage, mais le repos; qui n'émousse point, mais aiguise les ressorts de l'esprit humain; enfin qui loin d'étouffer les semences de la vertu, les vivifie²². » Douze ans plus tard, Diderot, dans l'*Encyclopédie*, spécifie à l'entrée « Loisir » : « tems vuide que nos devoirs nous laissent, & dont nous pouvons disposer d'une manière agréable & honnête », que complète en partie le chevalier de Jaucourt à l'entrée « Divertissement, Amusement, Récréation, Réjouissance » : « Ces quatre mots sont synonymes, & ont la dissipation ou le plaisir pour fondement. [...] Amusement, suivant l'idée que je m'en fais encore, porte sur des occupations faciles & agréables qu'on prend pour éviter l'ennui, pour moins penser à soi-même. Récréation appartient plus que l'amusement au délassement de l'esprit, & indique un besoin de

Trabuillet, 1641; COURTIN Antoine de, *Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, Paris/Bruxelles, Philippe Vleugart, 1671; LA SALLE Jean-Baptiste de, *Les Règles de la bienséance et de la civilité chrétiennes*, Reims, François Godard, 1703.

16. ALLESTREE Richard, *The Gentlemen calling*, Londres, Tom Garthwait, 1660; GAILHARD John/Jean, *Compleat Gentleman: Or Directions for the Education of Youth as to Their Breeding at Home and Travelling Abroad*, Londres, John Starkey, 1678; LOCKE John, *Some Thoughts concerning Education*, Londres, Awnsham and John, Churchill, 1693.

17. *Dictionnaire de l'Académie françoise*, Paris, chez la Veuve Jean Baptiste Coignard, 1694, t. II : M-Q.

18. FURETIERE Antoine, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, s. l., s. é., 1690, t. II : La Haye/Rotterdam, Arnould/Reinier Leers, 1701.

19. *Dictionnaire de l'Académie françoise*, Paris, chez la Veuve Jean Baptiste Coignard, 1694, t. I : A-L.

20. TEBOUL René, *Culture et loisirs dans la société du temps libre*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2004, p. 7.

21. PECQUET Antoine, *Discours sur l'emploi du loisir*, Paris, Nyon fils, 1739.

22. *Ibid.*

l'âme plus marqué. Réjouissance est affecté aux fêtes publiques du monde & de l'église. Divertissement est le terme générique qui renferme les amusements, les récréations, & les réjouissances particulières²³. » Cette évolution du substantif – officialisée par l'inscription dans l'*Encyclopédie* – consacre l'élargissement de la notion de « divertissement » qui définit mieux les pratiques sociales du XVIII^e siècle. Des individus racontent désormais leurs loisirs quotidiens, ainsi Samuel Pepys en Angleterre à la fin du XVII^e siècle, ou encore, en France, le tisserand lillois Pierre Ignace Chavatte et le compagnon-vitrier Jacques-Louis Ménétra qui, dans le *Journal de ma vie*, composé à la fin du XVIII^e siècle, rapporte ses promenades, ses aventures au théâtre ou quelque autre délassement²⁴.

Cependant, le mot « sport » n'est toujours pas associé directement à des pratiques exclusives, ce qui ne manque pas de soulever controverses et discussions chez les historiens contemporains, parmi lesquels certains préfèrent employer les expressions de « jeux traditionnels », de « jeux d'exercice » ou de « jeux sportifs » pour l'époque moderne. L'évolution sémantique du mot « sport » s'annonce dans la littérature anglaise dès le xv^e-xvi^e siècle, chez Shakespeare par exemple – « *amuse oneself by active exercise in open air or taking part in some game* » –, mais tourne court par la suite. Au XVIII^e siècle, la désignation d'une personne agréable et intéressante comme « *a good sport* » se généralise, sans que la notion se clarifie véritablement. Samuel Johnson, dans son célèbre *A Dictionary of the English Language* (1755), n'écrit-il pas : « *Sport. Diversions; game; frolick and tumultuous merriment*²⁵. » C'est au début du XIX^e siècle que les dictionnaires des langues française, anglaise, voire allemande établissent directement le lien entre pratiques physiques et sports : la langue allemande admet le terme « sport » et sa définition anglaise en 1831 ; dans la langue allemande on retrouve aussi le mot « sport » dès 1831 ; en France, c'est en 1828 qu'il est utilisé pour la première fois.. Pourtant, dès la fin du XVIII^e siècle, en Angleterre, une presse périodique apparaît, qui rapporte les différents événements touchant au domaine sportif. Le premier, *The Sporting Magazine*, est publié en octobre 1792, avec un sous-titre explicite : « *Or Monthly Calendar or the Transactions of the Turf, the Chace and every other Diversion interesting to the Man of Pleasure and Enterprize.* » Ce « *man of pleasure* », figure littéraire qui se dessine dès le début du XVIII^e siècle, sous la plume de journalistes comme Joseph Addison et Richard Steele dans *The Spectator*, s'incarne peu à peu dans la réalité, caractérisant celui qui alterne divertissements et plaisirs au long de la journée²⁶. Encore plus proche de la réalité, s'affirme la notion de *sportsman*, lecteur auquel s'adresse *The Sporting Magazine*, qui se veut « *expressly calculated for the sportsman* ». Le *sportsman* pratique les sports évoqués dans le périodique, et qui comprennent tant la chasse aux chauves-souris que les courses à chevaux ou encore

23. DIDEROT Denis, ALEMERT LE ROND Jean d' (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, André Le Breton, Laurent Durand, Antoine-Claude Briasson, Michel-Antoine David, 1761-1772, t. IX : art. « Loisir ».

24. CHAVATTE Pierre Ignace, *Chronique mémorial des choses mémorables par moy Pierre-Ignace Chavayye : 1657-1683 : le mémorial d'un humble tisserand lillois au Grand siècle*, s. l., éd. Commission royale d'histoire/A. Lottin, 2010 ; MENETRA Jacques-Louis, *Journal de ma vie : Jacques-Louis Menétra, compagnon vitrier au XVIII^e siècle*, publ. Daniel Roche, Paris, Albin Michel, 1982.

25. JOHNSON Samuel, *A Dictionary of the English Language*, Londres, Andrew Millar, 1755.

26. *The Spectator* est un journal quotidien fondé à Londres, en 1711, par Joseph Addison et Richard Steele. 555 numéros parurent jusqu'en 1712.

le *bell ringing*; c'est dire si la définition est large et ne privilégie aucune catégorie d'exercices physiques²⁷.

Le mot est employé un peu partout dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Dans le *Gentleman's Magazine* de 1738, un auteur anonyme rappelle que les « *rural Games and Athletick Exercise sometimes took place on Sundays* », avant de poursuivre quelques jours plus tard : « *still observed as times of entertainment and pleasure; but, to avoid unseemly noise and disturbance upon a day of holiness, the sports and diversions are now in many villages prudently deferred until the Monday after; and I wish this regulation had been made in all parishes*²⁸ ». Le mot est présent chez les grands auteurs anglais, de Samuel Johnson à Lord Byron, mais les historiens de la période préfèrent user d'un florilège de termes qui se rattachent sensiblement au même phénomène, tels que « *recreation* », « *sport* », « *refreshment* », « *diversion* » ou encore « *exercise* ». Cette frilosité linguistique s'explique parce que l'étymologie limite son usage, mais aussi parce que les contemporains – auteurs, philosophes, gens de lettres, entrepreneurs ou spectateurs de différents genres –, utilisent eux-mêmes ces termes sans les rattacher à un concept précis dans leur esprit. La langue anglaise est dès lors investie par un ensemble d'expressions directement issues du monde sportif. Le *Sportsman's Dictionary, or the Gentleman's Companion in all Rural Recreation*, publié en 1735, est un exemple parmi tant d'autres de construction d'un lexique sportif, en particulier sur les « *noble exercises* » que constituent « *hawking, hunting, fowling, setting, fishing, racing, riding, cocking*²⁹ ». C'est avec Joseph Strutt, en 1801, dans le *Sports and Pastimes of the People of England*, une étude érudite, première référence dans le domaine, que le mot est de plus en plus associé aux pratiques sportives compétitives, sans exclure les divertissements traditionnels, comme le *bullbaiting* que l'on rencontre dans les villages de province³⁰. Y apparaissent progressivement les courses, organisées par les aristocrates entre leurs valets, qu'ils font galoper pour annoncer l'arrivée du maître. Ces *running footmen* participent à des compétitions, rivalisant d'imagination pour divertir l'élite, en ajoutant des obstacles – des haies –, qui prennent le nom de *steeple chase*.

En France, le mot est rare dans la littérature, sinon absent des grands dictionnaires, bien qu'une foule d'expressions, directement issues des pratiques sportives, deviennent des lieux communs dans le langage vernaculaire. Dès 1579, Henri Estienne, qui entend montrer la supériorité de la langue française dans *De la precellence du langage françois*, illustre son propos par des locutions sportives métaphoriques, tirées essentiellement du jeu de paume – « La balle cherche le joueur » ou encore « Au bon joueur la balle » –, lesquelles entrent bientôt dans les dictionnaires officiels³¹. Antoine Furetière, en 1690, utilise l'expression « enfants de la balle » qui signifie, au sens littéral, « enfant des maîtres de jeu de paume », alors qu'au sens figuré, elle désigne

27. *The Sporting Magazine*, mensuel créé en 1793, dont l'éditeur était John Whebble, a paru jusqu'en 1870. Son succès a longtemps reposé sur son réseau de lecteurs qui lui envoyaient informations et commentaires sur les activités sportives qu'ils aimaient et/ou pratiquaient.

28. *The Gentleman's Magazine; and Historical Chronicle*, vol. 8, Londres, Edw. Cave junior 1738.

29. *The Sportsman's Dictionary; or, The Country Gentleman's Companion in All Rural Recreations*, Londres, C. Hitch, C. Davis et S. Austen, 1738, 2 vol.

30. STRUTT Joseph, *The Sports and Pastimes of the People of England: From the Earliest Period, including the Rural and Domestic Recreations, May Games, Mummeries, Pageants, Processions and Pompous Spectacles*, Londres, Methuen & Company, 1801.

31. ESTIENNE Henry, *Project du livre intitulé De la Precellence du langage François*, Paris, Mamert Patisson, 1579.

un enfant d'acteurs, car les pièces de théâtre se jouaient alors souvent dans les tripots. Aujourd'hui, cette expression imagée s'applique aux enfants qui suivent les traces de leur père, en choisissant la même profession. Bien des formules ludiques émaillent encore le langage courant – « prendre la balle au bond », « faux bond » ou encore « tenir son coin » –, qui sont, au départ, originaires des cages de paume. La paume n'est pas la seule à irriguer la langue française, alors en pleine mutation sous l'impulsion de la récente Académie française (1635), qui veut organiser, structurer et définir les mots (le premier dictionnaire de l'Académie est daté de 1687). James H. Overfield rappelle que les boules et les quilles donnent « faire une chose à boule-veue » ou « tenir pied à boule », et les jeux de mail ou de billard rappellent tous la fonction cruciale que le jeu occupe dans la vie quotidienne³².

On s'attendrait à trouver une entrée « sport » parmi les 40 000 entrées de l'*Encyclopédie*, ce grand œuvre de 17 volumes de textes et 10 de planches, désireux de rationaliser le savoir, qui affiche une volonté de modernité ; pourtant, il n'en est rien. Une fois encore, les pratiques sportives s'éparpillent en une infinité de termes qui permettent d'en reconstituer les usages et les approches. On dénombre ainsi près de 70 entrées sur les exercices physiques dans les pages dites historiques, non seulement celles touchant la Grèce et la Rome antiques, mais aussi les tournois médiévaux et la gymnastique de Mercurialis³³. Nombre de jeux font l'objet d'entrées spécifiques, comme le jeu de boule, le jeu de quilles, celui de mail, de billard ou de paume. À plusieurs reprises, des expressions sportives servent à représenter ou à expliquer au lecteur le sens d'une définition, à l'instar des dictionnaires de langue ; plus souvent encore, le langage propre à chaque activité physique y est décliné. Ainsi en va-t-il du terme « abuter », à propos duquel Diderot précise : « Aux quilles, avant que de commencer le jeu, chaque joueur en prend une & la jette vers la boule placée à une distance convenue entre les joueurs ; voilà ce qu'on appelle abuter. Celui qui abute le mieux, c'est-à-dire dont la quille est la plus proche de la boule, gagne l'avantage de jouer le premier. » Citons également « Bander une balle à la paume », qui signifie « enlever une balle en mouvement ou arrêtée, & l'envoyer dans les filets ».

Deux entrées plus spécifiques de l'*Encyclopédie* permettent de vérifier notre hypothèse sur l'imprégnation progressive du langage par les pratiques sportives ; il s'agit des termes « exercice » – rédigé par le médecin Arnulphe Aumont –, et « gymnastique », dû au très prolifique chevalier de Jaucourt. L'exercice est « l'action par laquelle les animaux mettent leur corps en mouvement, ou quelqu'une de ses parties, d'une manière continuée pendant un temps considérable, pour le plaisir ou pour le bien de la santé ». L'angle d'approche, avant tout médical, prolonge la tradition galénique et hippocratique, en ciblant des jeux sportifs : « Parmi les exercices du premier genre, il y en a qui sont propres à exercer toutes les parties du corps, comme les jeux de paume, du volant, du billard, de la boule, du palet ; la chasse, l'action de faire des armes, de sauter par amusement », puis le second genre, « qui doivent être sans action de la part de ceux qui sont exercés, renferme l'agitation opérée par le branle d'un berceau, par la gestation ; par les différentes voitures, comme celles d'eau, les litières, les différents coches ou carrosses, &c. » ; et enfin le dernier « regarde celui que l'on fait étant assis, sans autre

32. OVERFIELD James H., « Enfants de la Balle: Sports Terminology and the French Language in the Age of Louis XIV », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 16, n° 3, 1999, p. 21-46.

33. MERCURIALIS Hieronymi, *De Arte gymnastica. Libri sex*, Venise, Giunta, 1569.

appui, sur une corde suspendue & agitée, ce qui constitue la branloire; & le jeu qu'on appelle l'escarpolette : l'équitation avec différents degrés de mouvement, tel que le pas du cheval, le trot, le galop, & autres sortes de moyens ». De telles activités s'apparentent à la gymnastique, que Jaucourt définit comme « l'art ou la science des divers exercices du corps ». On approche d'une définition du sport, même si la réflexion sur l'activité physique se déploie autant sous l'angle médical qu'autour de la recherche du mouvement et de l'effort. Force est de constater que si le mot sport n'a toujours pas acquis de statut sémantique, nombre de pratiques permettent d'en esquisser les contours.

Au même moment – et ce n'est pas un hasard –, s'opère la codification des jeux à connaître pour bien figurer en société, codification qui prend une ampleur nouvelle grâce à la parution de traités énonçant les règles des jeux à la mode. Si le genre n'est pas récent – il commence en effet, au XIII^e siècle avec le *Livre des échecs, des dés et des tables* d'Alphonse X le Sage –, il se développe avec la diffusion de l'imprimerie³⁴. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les traités de jeux se multiplient en Italie d'abord, puis en France, en Allemagne et en Angleterre, suivant l'expansion du livre et les progrès de l'alphabétisation. Ce faisant, les nombreuses éditions de l'*Académie universelle des jeux* et des traités consacrés à un jeu particulier – échecs, dames, trictrac, billard essentiellement – définissent le modèle des jeux qu'il convient de maîtriser à la Cour comme à la Ville, dans les cités de province comme dans les manoirs des campagnes. Au même titre que la musique et la conversation, avec les jeux d'esprit et les « petits jeux » dits aussi « de société » – jonchets, galets, trou-madame, nain jaune, quilles mais encore colin-maillard et digne-musette –, les jeux de commerce – tables, cartes, parcours – entrent dans les loisirs qu'admettent les moralistes, à condition de les pratiquer avec modération. Intimement liés à la vie de salon qui s'épanouit depuis le XVII^e siècle, cartes, tables, billard investissent au XVIII^e siècle des lieux de sociabilité nouveaux – tels les élégants cafés parisiens Procopé, de la Régence et Manoury –, qui prospèrent autour de la consommation des boissons exotiques – café, chocolat, thé –, des limonades, glaces et autres bavaroises. Ils pénètrent jusque dans les plus modestes tavernes des villes et des campagnes, où compagnons et villageois s'adonnent à d'interminables parties de piquet, de vingt-quatre ou d'impériale. Cependant, les jeux de commerce et/ou de société sont loin d'occuper la totalité de l'espace ludique qu'envahissent également les jeux de hasard et d'argent, prohibés en quasi-totalité par la loi séculière, et dont les sources de police révèlent l'immense succès. Utilisant pour la plupart les mêmes instruments – cartes, tableaux et dés – que les jeux de commerce, les jeux de hasard et d'argent se réfugient aussi bien dans les académies, clandestines, à quelques exceptions près, que dans les arrière-salles des jeux³⁵ de paume et de billard ou des cabarets. Interdits au commun – qui s'y adonne en cachette –, ils se pratiquent ouvertement dans les cours, lors des grands jeux publics tels les « appartements » de Versailles, aussi bien qu'en privé, au sein de cercles intimes réservés aux proches des souverains. La création de loteries d'État à travers l'Europe des Lumières change la donne. Après les cités italiennes de Milan, Turin et Lucques, une loterie générale

34. *Libro de los juegos. El Libro de ajedrez, dados e tablas* – à savoir *Le livre des échecs, dés et tables*, a été rédigé au XIII^e siècle (entre 1251 et 1283), à la demande du roi Alphonse X de Castille. Le manuscrit original se trouve à la bibliothèque du monastère de l'Escorial.

35. BELMAS Elisabeth, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Seyssel, Champ Vallon, 2006.

est lancée aux Provinces-Unies en 1726, un *lotto* voit le jour en 1731 dans les États pontificaux ; en 1752 apparaît le *lotto* autrichien, que suivent, en 1763, la *beneficiata* espagnole et le *lotto* royal de Berlin. La fièvre du *lotto* atteint la Pologne en 1768 et le Danemark en 1774, deux ans avant que soit fondée la Loterie royale de France, en 1776. Un jeu de hasard et d'argent est désormais autorisé par l'État et diffusé, en toute légalité, auprès d'un large public. Ainsi une gamme croissante d'« occupations » plaisantes, de « distractions » variées s'offre-t-elle aux populations, quel qu'en soit le rang social. Un processus identique de diversification gagne les spectacles. Aux festivités publiques, ordonnancées par les pouvoirs – centraux ou locaux –, aux réjouissances populaires ancestrales du carnaval ou de la Saint-Jean, qui restent appréciées, viennent s'ajouter tant d'autres divertissements : le théâtre « noble » se sédentarise progressivement au cours de la seconde moitié du xvii^e siècle, dans les jeux de paume d'abord avant d'emménager dans des salles « à l'italienne », semi-elliptiques, à l'image de l'Odéon parisien qui ouvre en 1782 ; le théâtre de foire et de rue, interdit mais toujours renaissant ; les spectacles pyrotechniques embrasant régulièrement les vaux-halls, tivolis et autres « jardins-spectacles » copiés de l'Angleterre, qui accueillent un public urbain choisi. Ces premiers parcs d'attractions parisiens proposent des jeux de hasard, d'exercice et de vertige : roulettes, balançoires, tape-cul, jeux de bague sur un manège de chevaux de bois, katcheli, lesquels préfigurent les montagnes russes du xix^e siècle³⁶. Les boulevards de la capitale aménagés sur les anciens remparts, le boulevard du Temple et les Champs-Élysées, captent une assistance plus mélangée que séduit le bel éventail d'amusements rassemblés : jeux de boules et de volant ou de longue paume, bateleurs, saltimbanques, acrobates, montreurs d'animaux savants, marionnettistes... Il n'est jusqu'aux Salons de l'Académie royale de peinture et de sculpture qui ne deviennent au xviii^e siècle un loisir prisé des Parisiens amateurs d'arts. À la suite de la capitale, les principales cités du royaume sont touchées par cette effervescence des plaisirs : des théâtres municipaux s'élèvent au cœur des villes tandis que les antiques murailles des fortifications abattues laissent place aux allées sablées et bordées d'arbres des parcours de mail, où s'installent très vite jeux de volant et de battoir, spectacles de rue, limonadiers et pâtisseries. Occuper les milieux oisifs de la cour et de l'aristocratie ne suffit plus au xviii^e siècle ; dorénavant, il importe de procurer délassement et plaisir à des couches toujours plus larges de consommateurs, avides de se détendre après une journée de travail, ou les jours des dimanches et fêtes. Le développement notable de diverses formes de divertissements, l'extension des loisirs qui caractérisent les temps modernes ont ainsi donné naissance à une première industrie des loisirs, procurant du travail à maints corps professionnels, attirant capitaux et entrepreneurs vers un secteur économique émergent. Ainsi, la manière dont les Européens se sont exercés, divertis, ont pratiqué des activités ludiques et/ou sportives est-elle intimement liée aux grandes transformations qui se sont opérées dans la société occidentale à travers les âges. Plus que de simples miroirs, les jeux, les sports et les loisirs sont étroitement liés aux fondements économiques, sociaux, culturels et politiques d'une époque donnée, dont ils partagent les mutations.

36. LANGLOIS Gilbert-Albert, *Folies, tivolis et attractions. Les premiers parcs de loisirs parisiens*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 1991.